

FEUILLETON DU BAZAR

CORBIN ET D'AUBECOURT

(Suite.)

Les fleurs ont été peintes pour lui, par une dame allemande, femme de grande vertu, qu'il avait eu l'honneur d'assister dans d'effroyables revers, et qui est morte. — Et le *marquoir* ? murmurai-je, respirant à peine. — Le *marquoir* lui a été naïvement donné par la fille de cette dame ; une enfant charmante, qu'il chérissait et dont il était en quelque sorte le père adoptif. Nous n'avons pu savoir ce que cette pauvre petite est devenue. Germain l'a pleurée comme s'il avait perdu sa sœur.

Je pâlisais, je ne pouvais plus me soutenir, je fus obligée de m'asseoir. “ Vous souffrez, Mademoiselle ! ” s'écria Mme Darcet fort effrayée. Elle courut ouvrir la fenêtre et voulut appeler ma femme de chambre, restée dans une autre salle. Je la retins sans parler, la regardant avec tendresse, les yeux baignés de larmes et serrant ses deux mains. Son vénérable visage exprimait l'étonnement, la compassion, l'inquiétude. A travers mes larmes, je souriais ; une immense joie inondait mon âme. Nous restâmes ainsi quelques instants, elle debout, moi assise.

Enfin, je pus parler. Je me levai et je lui dis avec une émotion solennelle : “ Madame, au nom de ce que vous avez de plus cher, pour le bonheur de votre fils, je vous conjure de garder un secret absolu sur ce que vous allez entendre. — Parlez, Mademoiselle, me dit-elle, extrêmement émue à son tour.

— Eh bien ! Madame, continuai-je, ne pouvant plus me contraindre, cette enfant, la pauvre petite fille de cette vertueuse dame que Germain a secourue et sauvée, elle se nommait Rosalie Corbin, n'est-ce pas ? — C'est son nom, dit Mme Darcet au comble de l'étonnement. — Elle existe, m'écriai-je, elle est riche, elle est chrétienne, elle est reconnaissante, et elle ne forme pas d'autre vœu que de vous appeler sa mère. Je suis Rosalie !... ”

A ces mots, je me jetai dans ses bras ; elle me rendit tendrement mes caresses. “ Quoi, mon enfant, vous seriez... ? — Oui ! bonne mère, je suis Rosalie Corbin ; je suis cette pauvre Roeschen que Germain aimait tant. Et s'il m'aime toujours, je veux être votre fille. — Certes, non, mon enfant, me répondit-elle, n'entendant point ma pensée. Que Germain va être heureux de retrouver sa seconde sœur ! — Chère Madame, lui dis-je, n'oubliez pas ma prière et votre promesse. Nous avons besoin d'un impénétrable secret. Devant votre fils, aussi bien que devant tous les autres, je ne suis que la nièce de la marquise d'Aubecourt. Rosalie Corbin n'est pas encore retrouvée, excepté pour vous. Germain a une sœur parfaite ; je désire une autre place dans son cœur. Quand je n'étais qu'une enfant pauvre et sans appui, il pensait que je pourrais devenir sa femme. Il l'a écrit à ma mère. Ce qu'il pensait dans ce temps-là, je le pense aujourd'hui. ”

Mme Darcet, stupéfaite, parut se demander si je n'étais point folle ; mais je lui prouvai que j'avais ma raison. Elle m'avoua qu'ayant souvent désiré de marier son fils, le parti que je proposais ne lui déplairait pas ; bien au contraire. Quant aux objections, je les levai l'une après l'autre, et sans

peine. “ Qu'avez-vous à craindre ? lui dis-je, Germain ne saura rien. Nous conspirons pour son bonheur, sans le tirer de son repos. Si je réussis à le faire agréer de ma tante, ce qui est difficile, mais non pas impossible, il n'aura que la peine d'accepter ou de refuser. Si j'échoue, il ne sera nullement engagé ; nos démarches ne l'auront point empêché de s'établir. Pour moi, je l'aime et je n'aurai jamais d'autre époux. Le pire qui puisse m'arriver est de rester auprès de ma tante, dans une situation que sa bonté et notre mutuelle affection rendent très-douce, ou de me retirer plus tard au couvent. C'est à quoi je songe sans le moindre effroi. Dieu daignera toujours et partout m'apprendre à supporter des peines dont la source n'aura rien de coupable. ”

Quelle mère ne se serait pas rendue à ce langage ? Mme Darcet m'embrassa de nouveau et me promit son appui. De mon côté, je m'engageai à la consulter autant que je pourrais.

“ Maintenant, ajoutai-je, je voudrais bien voir mademoiselle votre fille ; ne va-t-elle pas venir ? — Jeanne, me répondit la bonne dame, est chez votre femme de charge, qui lui a recommandé deux ou trois pauvres malades, ses voisins. Elle y restera peut-être quelque temps, et je crains de voir arriver Germain. — Alors je m'enfuis, m'écriai-je. Il me semblerait, si je le voyais, que j'ai fait une action trop hardie. Mais allons chercher Mlle Darcet. J'annoncerai à votre protégée sa nouvelle situation ; nous reviendrons ensemble, et vous serez remise du trouble où vous ont pu jeter mes confidences. ”

Elle y consentit ; nous partîmes. Ah ! j'étais bien fière de la sentir appuyée sur mon bras ! Pendant que nous descendions lentement l'escalier, ma femme de chambre avait fait avancer une voiture de place. Nous arrivâmes promptement où nous devions trouver Jeanne. Je crus pénétrer dans le triste réduit qui vit mourir mon père. Mlle Darcet achevait de faire le lit d'une pauvre vieille infirme, que la femme de charge soutenait à l'air et au soleil.

J'ai quelquefois visiter les malades, mais, je l'avoue à ma honte, je ne me suis jamais avisée de pousser la charité jusqu'à retourner leur lit. En s'acquittant de cette héroïque besogne, Mlle Darcet avait une bonne grâce, un air de contentement qui accrurent le goût que je me sentais pour elle. Après lui avoir dit pourquoi j'étais venue, ce qui ravit son assistance, comme vous pensez bien, je lui demandai la permission de l'aider. Nous recouchâmes la pauvre vieille, qui nous promit de prier pour nous. Je vidai ensuite ma bourse dans les mains de Jeanne, et l'innocente me crut bien généreuse. Enfin je ramenai ces dames chez elles. Tout cela fera, je l'espère, entre Jeanne et moi, un bon commencement d'amitié. Je suis ravie de cette aimable Jeanne. Vous ne sauriez rien imaginer de plus simple, de plus gracieux et de plus attachant ; elle a des paroles qui vous remuent le cœur, qui sont à la fois gaies, touchantes et pleines de raison. Vraiment Mme Darcet est bénie du bon Dieu. Si je ne sortais d'où je sors, je craindrais de déparer la famille.

Voilà, chère Elise, un long récit et une sérieuse aventure. Ai-je bien, ai-je mal agi ? Tout ce que je puis dire, c'est que je recommencerais. Je n'ai aucun regret d'avoir suivi l'impulsion de mon cœur.

Mais je ne vous ai pas raconté toute cette grande journée, qui s'est terminée par un entretien assez important avec ma tante. A demain.

(A continuer.)